

# Le statut actuel de la métaphysique

Œuvres de Claude Brunier-Coulin,  
aux éditions Orizons

- Institutions et destitutions de la Totalité. Exploration de Christian Godin*, Collection « Débats / Philosophie » [sous la direction de Claude-Brunier Coulin], Orizons, 2016 ;
- L'Homme pécheur*, Collection « Débats / Philosophie », Orizons, 2017 ;
- La réception de Kierkegaard chez Balthasar et Barth*, Collection « Débats / Philosophie », Orizons, 2017 ;
- Philosophies et théologies au XXI<sup>e</sup> siècle*, Collection « Débats / Philosophie » [sous la direction de Claude-Brunier Coulin, dans le cadre de l'Académie Catholique du Val de seine], Orizons, 2018 ;
- La doctrine augustinienne de la Trinité*, Collection « Débats / Philosophie » [sous la direction de Claude-Brunier Coulin, dans le cadre de l'Académie Catholique du Val de seine — revue Académos, numéro annuel, n° 1], Orizons, 2018 ;
- Karl Barth, une anthropologie philosophique*, Collection « Débats / Philosophie », Orizons, 2018 ;
- Morphologie du divertissement. L'émission « N'oubliez pas les paroles comme nouveau paradigme »*. Préface de Christian Godin, Collection « Débats / Philosophie », Orizons, 2018 ;
- Spiritualités et gnosés : hier et aujourd'hui*. Actes du colloque de l'Académie du Val de Seine des 7-8-9 juillet 2017, Collection « Débats / Philosophie » [sous la direction de Claude-Brunier Coulin,], Orizons, 2018.
- Le statut actuel de la métaphysique*. Actes du colloque de l'Académie du Val de Seine des 6-7-8 juillet 2018, Collection « Débats / Philosophie » [sous la direction de Claude-Brunier Coulin et Jean-François Petit], Orizons, 2019.

Sous la direction de  
Claude Brunier-Coulin  
et Jean-François Petit

# Le statut actuel de la métaphysique

 **Orizons**  
2019

## Parus dans la même collection

Claude Brunier-Coulin (sous la direction de), *Institutions et destitutions de la Totalité, Explorations de l'œuvre de Christian Godin*, 2016. (Série Philosophie)

Claude Brunier-Coulin, *L'homme pécheur*, 2017. (Série Philosophie)

Claude Brunier-Coulin, *La réception de Kierkegaard chez Balthasar et Barth — Explorations dans la problématique du réel et du possible*, 2017. (Série Philosophie)

Sous la direction de Claude Brunier-Coulin et Jean-François Petit, *Philosophies et théologies au XXI<sup>e</sup> siècle — Actes du colloque des 7-8-9 juillet 2016 — Abbaye Saint-Louis-du-Temple de Vauballan*, 2018. (Série Philosophie)

Claude Brunier-Coulin, *Karl Barth, une anthropologie philosophique*, 2018. (Série Philosophie)

Claude Brunier-Coulin, *Morphologie du divertissement*, 2018. (Série Philosophie)

Claude Brunier-Coulin, *Spiritualités et gnoses : hier et aujourd'hui*, 2018. (Série Philosophie)

Sous la direction de Patrick Cerutti, *Amour et vérité autour de Qui est la vérité ? de Jad Hatem*, 2018. (Série Philosophie)

Daniel Cohen, *L'Argent, sa corde et l'Écrivain*, 2018. (Série Controverse)

Monique Lise Cohen, *Les Juifs ont-ils du cœur ? — Une intime extériorité*, 2016. (Série Philosophie)

Éric Colombo, *Empêcher que le monde se défasse*, 2016. (Série Questions contemporaines)

Béatrice Delaurenti, *Lettres de Marinette 1914-1915*, 2017. (Série Histoire européenne / Première guerre mondiale)

Bernard Forthomme, *Théologique de la folie*, trois volumes parus, 2015, 2016, 2017. (Série Philosophie)

Bernard Forthomme, *Histoire de la pensée au Pays de Liège. Tome I, IV<sup>e</sup> s.-XI<sup>e</sup> s.*, 2018. (Série Histoire européenne)

Carlo Regazzoni, *Trois témoins de l'alternance dans l'Église catholique*, 2018 (Série Philosophie)

Raymond Zanchi, *Le gymnaste et le danseur*, 2016. (Série Esthétique : Écrans, cinéma et télévision)

D'autres titres sont en préparation.



# Introduction

CLAUDE BRUNIER-COULIN

Ce troisième colloque de l'Académie Catholique du Val de Seine a organisé son troisième colloque international pour faire le point sur le statut de la métaphysique aujourd'hui.

Les organisateurs ont voulu faire le point sur le statut de la métaphysique aujourd'hui qui vit une agonie interminable tout au long du XX<sup>e</sup> siècle. Wittgenstein, Carnap, Heidegger, Ryle, Austin, Derrida, Habermas, Rorty, et maintenant Putnam sont les figures tutélaires du rejet, du dépassement, de la déconstruction de la métaphysique, ils annoncent, en quelque sorte, sa mort lente. Tous ceux-ci s'accordent à débouter la métaphysique, alors même qu'elle a été toujours considérée comme la reine des sciences. La façon de penser moderne consiste à se réclamer antimétaphysique ou post-métaphysique.

Il faut accorder d'abord un rôle particulier à la critique heideggérienne, dont on sait l'influence considérable sur la philosophie allemande et française jusqu'à nos jours. La discréditation de la métaphysique héritent principalement de la critique d'Heidegger<sup>1</sup>. D'autre part, la charge contre la métaphysique provient d'un autre courant, celui de la philosophie analytique. Aujourd'hui, la majorité

1. Cf. Frédéric Nef, *Qu'est-ce que la métaphysique ?*, Éditions Gallimard, collection « Folio », Paris, 2004.

des publications philosophiques internationales se revendiquent de la philosophie analytique. Bien que celle-ci soit réputée pour son hostilité à l'égard de la métaphysique, elle se développe au sein même de la philosophie anglo-saxonne. Il y a quand même plusieurs tentatives de dévaluer la métaphysique : le quiétisme thérapeutique, le positivisme logique, la philosophie du langage ordinaire, l'antiréalisme contemporain.

Après Auguste Comte, le néokantisme et Nietzsche, le coup d'envoi de l'offensive antimétaphysique au XX<sup>e</sup> siècle, a été donné par Ludwig Wittgenstein : « La méthode correcte en philosophie consisterait proprement en ceci : ne rien dire que ce qui se laisse dire, à savoir les propositions des sciences de la nature — quelque chose qui, par conséquent, n'a rien à voir avec la philosophie —, puis quand quelqu'un voudrait dire quelque chose de métaphysique, lui démontrer toujours qu'il a omis de donner, dans ses propositions, une signification à certains signes. Cette méthode serait insatisfaisante pour l'autre — qui n'aurait pas le sentiment que nous lui avons enseigné de la philosophie — mais ce serait la seule strictement correcte »<sup>2</sup>.

La métaphysique est un discours vain, illusoire. Elle n'a aucune légitimité, par conséquent n'aboutit qu'au non-sens. La réalité du monde n'est que ce qui en est pensable, c'est-à-dire exprimable dans un langage. Du coup, il n'y a que les propositions scientifiques qui satisfont à cette exigence car seules ces propositions peuvent être vraies ou fausses. La connaissance est le domaine réservé des sciences véritables. Les énoncés de la métaphysique n'ont aucune signification véritable parce qu'ils ne satisfont pas à un certain nombre de conditions sémantiques et épistémologiques nécessaires. Toutes les questions métaphysiques sont sans réponse, il faut cesser purement et simplement de discourir, plus de philosophie, seul l'état de

2. Ludwig Wittgenstein, *Tractatus Logico-Philosophicus*, traduction, préambule et notes de Gilles Gaston Granger, Éditions Gallimard, collection « Bibliothèque de philosophie », Paris, 1993, proposition 6.53, p. 112.



quiétude passive et confiante convient en lieu et place du discours philosophique.

Cependant la validité de ces critiques est contestable pour une raison très simple. Les conditions de vérification imposées aux énoncés métaphysiques sont exorbitantes, voire impossibles à satisfaire. De plus il n'est même pas sûr que les énoncés scientifiques, mathématiques par exemple, puissent eux-mêmes les satisfaire. Les critères proposés par le Cerce de Vienne, en particulier, qui discréditent en bloc une grande partie des énoncés philosophiques et même une partie des énoncés scientifiques sont impossibles à accepter.

D'autre part, d'après Heidegger, la métaphysique substitue à la question ontologique — la question de l'être — une double question : quel est la nature de « l'étantité » commune (*ens commune*) à tous les étants ? Et quel est, parmi les étants, l'étant suprême (*summum ens*) au fondement de la totalité de l'étant. C'est par ce passage de l'ontologique à l'ontique que la métaphysique occidentale s'est constituée en « onto-théo-logie ». Celle-ci amalgame l'être soit à ce qui est commun à tout étant (objet de l'ontologie), soit à l'étant le plus haut dans l'ordre des causes, Dieu (objet de la théologie). Ainsi l'être de l'étant reste non questionné, impensé, puisque la « différence ontologique » déployée par la métaphysique depuis Aristote fait écran à la « question de l'être ».

Or, la thèse de la constitution « ontothéologique », même si elle présente un intérêt en proposant une lecture nouvelle de l'histoire de la métaphysique depuis Aristote, ne résiste pas, à un examen historique approfondi : « Il importe de critiquer la violence, pour le coup non féconde, de ce que Janicaud a nommé très justement l'historialisme destinal [de la constitution ontothéologique]. Élargir le concept de la métaphysique au-delà de l'ontothéologique, cela pourrait donc signifier concrètement : élaborer à nouveaux frais un concept assez vaste et différencié pour y intégrer des auteurs qui, dans la tradition néoplatonicienne notamment, se sont attachés à penser l'Un au-delà de l'être [...]. »<sup>3</sup>. La déconstruction métaphy-

3. Jean-François Courtine, « Métaphysique et ontothéologie », in Jean-Marc Narbonne et Luc Langlois (éds.), *La métaphysique, son histoire, sa critique, ses enjeux*, Vrin /

sique est justifiée de la façon suivante : « l'unité de tout ce qui se laisse viser aujourd'hui à travers les concepts les plus divers de la science et de l'écriture est au principe, plus ou moins secrètement mais toujours, déterminée par une époque historico-métaphysique dont nous ne faisons qu'entrevoir la clôture. »<sup>4</sup>

Avec Derrida, « la métaphysique ferme, clôture la différence : différence de l'être et de l'étant, différence comme temporalisation extatique, différence comme condition de signification. À la différence elle substitue la présence d'un principe fondamental ou substantiel : *ousia*, *parousia*, signifié transcendantal »<sup>5</sup>.

Pour comprendre cette lente agonie de la métaphysique, l'Académie Catholique du Val de Seine a organisé son troisième colloque intitulé « Le statut actuel de la métaphysique ». Celui-ci a réuni une cinquantaine de personnes les 6, 7 et 8 juillet 2018 à l'Abbaye Saint-Louis-du-Temple de Vauhallan<sup>6</sup>.

Presses Universitaires de Laval, 1999.

4. Jacques Derrida, *De la Grammatologie*, Paris, Éditions de Minuit, collection « Critique », 1967, p.13.
5. Pierre Aubenque, *Problèmes aristotéliens*, Librairie Philosophique J. Vrin, Vrin, collection « Bibliothèque d'Histoire de la Philosophie », Paris, 2009, p. 61.
6. L'abbaye Saint-Louis-du-Temple est un monastère de moniales de confession catholique, de l'ordre Bénédictines de la Congrégation de Subiaco située dans la commune française de Vauhallan et le département de l'Essonne.

# Conférence inaugurale



## Le statut problématique de la « métaphysique »

GENEVIÈVE HÉBERT

### Le statut problématique de la « métaphysique »

**E**n préambule je précise que je privilégierai à dessein les commencements de la « métaphysique », le moment originaire de la pensée la concernant, compte-tenu des interventions qui suivront et dont je me réjouis, trop heureuse de de vous entendre sur des penseurs que j'avoue parfois ne pas ou très mal connaître ! Ce retour à l'origine sera évidemment à la fois historique — les commencements — et philologique — le mot lui-même.

#### L'origine philologique et ses difficultés

##### Une origine historique douteuse

Le mot latin *metaphysica* est une formation savante du Moyen-âge (1070-1142), à partir du grec *meta ta phusika* qui signifie littéralement : « après les choses de la nature », ou « au-delà » des choses physiques ou sensibles qui se donnent à la simple observation. Ce syntagme vient évidemment du grec, et nous renvoie immédiatement à l'œuvre majeure d'Aristote qui porte ce nom. Or cet intitulé — *La Métaphysique* — n'est pas le fait d'Aristote lui-même. Il est bien plus tardif.

En effet, si on le trouve bien en tête des traités d'Aristote qui font suite à son traité de *Physique* (concernant les choses de la *Phusis* ou de la Nature), c'est dans la compilation que des érudits hellénistiques, en particulier un certain Andronicos de Rhodes, firent au temps de Cicéron, des leçons et des textes plus ou moins bien conservés d'Aristote. Plusieurs traditions circulent à ce sujet, la plus étrangère à notre compréhension moderne de la métaphysique étant celle qui donne au mot un sens purement spatial et contingent : on aurait classé matériellement l'œuvre d'Aristote de telle sorte que certains « livres » se seraient trouvés *derrière* ou *au-dessus* des autres ! Dérisoire origine pour un terme désignant ultérieurement une discipline philosophique majeure vouée à de si célèbres développements qu'elle fut considérée comme le couronnement de la pensée philosophique pendant la plus grande partie de son histoire — jusqu'à ce que l'on ose penser la « fin de la métaphysique » !

Mais revenons à Andronicos de Rhodes. C'était un érudit du 1<sup>er</sup> siècle av. J.-C., natif de Rhodes. Dernier scholarque (directeur) du Lycée, l'école philosophique fondée par Aristote lui-même à Athènes au 4<sup>e</sup> siècle av. J.-C., Andronicos est l'*éditeur* du corpus des « œuvres d'Aristote » vers 60 av. J.-C. Il convient de souligner que dans l'Antiquité, éditer une œuvre consistait le plus souvent à *rassembler*, à *remettre en état* (à récrire parfois) et à *organiser* des textes qui pouvaient fort bien avoir été produits à des époques différentes et sans lien intrinsèque entre eux. Les spécialistes d'Aristote s'accordent donc généralement sur le fait que c'est à Andronicos que nous devons le caractère apparemment systématique d'un ouvrage comme la *Métaphysique d'Aristote*<sup>1</sup>. Après le temps d'Andronicos de Rhodes, quelques commentateurs, dont Nicolas de Damas, auraient également composé une *Θεωρία τοῦ Ἀριστοτέλους μετὰ τὰ Φυσικά* / *Theoria tou Aristotelous meta ta physika*, titre qui fait apparaître l'expression qui allait ultérieurement devenir le titre d'un rassemblement très important de textes d'Aristote : *Μετὰ τὰ Φυσικά* / *Meta ta physika*. Il est d'ailleurs significatif qu'aucune référence à la *Mé-*

1. Voir I. Düring, *Aristoteles*, Heidelberg, 1966 et les travaux de Pierre Aubenque.

*taphysique* comme titre d'un ouvrage d'Aristote n'est connue<sup>2</sup> entre la période où il était à la tête du Lycée et le I<sup>er</sup> siècle ap. J.-C. ; par exemple Cicéron ne parle jamais de cet ouvrage.

Pourtant, et s'il faut continuer d'attribuer cet intitulé à Andronicos de Rhodes, on trouve bien avant une certaine *notion* encore mal identifiée de « métaphysique » dans un fragment de Théophraste (312 ? — 387 ? av. J.-C.). Théophraste, qui avait succédé à Aristote à la direction du Lycée quand celui-ci avait dû fuir Athènes sous l'inculpation d'impiété, avait écrit d'après Diogène Laërce 240 ouvrages (!), où il commentait l'œuvre de son maître<sup>3</sup>. Or il se réfère à la notion de « philosophie première ». C'est comme nous l'avons dit, bien plus tard que, selon Strabon<sup>2</sup> et Plutarque<sup>3</sup>, Andronicos de Rhodes aurait publié vers -60 la première édition des écrits dits « *ésotériques* » (au sens de réservés aux disciples avancés en aristotélisme) d'Aristote et de Théophraste, dont les originaux venaient juste d'être retrouvés (???), transférés à Rome sur ordre de Sylla et alors répertoriés. Une hypothèse veut que ce soit Andronicos de Rhodes lui-même qui aurait instauré cette légende afin d'insister sur le caractère inédit de ses publications. Mais en étudiant d'autres philosophes (mégariques, épicuriens et stoïciens) on peut remarquer que leur connaissance d'Aristote implique qu'ils devaient connaître au moins certains de ces textes « *ésotériques* » avant leur publication par Andronicos.

On voit donc l'origine imprécise et même douteuse d'un vocable philosophique aussi important par la suite dans l'histoire de la philosophie que celui de « métaphysique ». Qualificatif soulignant la contingence historico-spatiale d'un classement tardif, plus ou moins pensé, des textes d'Aristote issus de manuscrits fragmentaires, et donc sa relative insignifiance. Ou bien, tellement plus intéressant, l'identi-

2. Andronicos rédigea un traité *sur l'Âme*, dans lequel il indiquait que la substance de l'âme n'était que la faculté (ou le tempérament) du corps, ce qui n'est pas si loin des positions anthropologiques d'Aristote lui-même mais qui cependant n'ouvre guère sur des horizons métaphysiques au sens propre.
3. Il ne nous reste de lui que des Recherches sur les plantes, et un ouvrage sur Les causes des plantes, ainsi que les fameux Caractères qui inspirèrent La Bruyère. Rien de très métaphysique là encore.

cation, peut-être déjà à partir de Théophraste lui-même au dire de ses commentateurs, du sens véritable de la métaphysique comme *science des premières causes et des premiers principes*, et donc recherche à la fois de l'essence des choses et de leur origine première (jusqu'à remonter à la Cause Première, i.e. Dieu lui-même).

### Une pluralité de significations

Comme on le vérifie aisément en consultant dictionnaires et encyclopédies, le mot « métaphysique » recouvre par ailleurs une foule de significations : *science de l'être en tant qu'être* (= ontologie) ; *connaissances des causes premières et des premiers principes* (= philosophie première) ; *connaissances des principes communs à tous les êtres ou à une certaine sorte d'êtres* (voir *La métaphysique des mœurs* de Kant), *connaissance de l'Être par excellence* ou *théologie*, etc. On distingue aussi une métaphysique générale et des métaphysiques particulières selon que la réflexion porte sur l'âme, Dieu, ou le monde. C'est encore la science des vérités générales. Ou la réflexion sur le sens du monde et de l'homme dans le monde, etc., etc.

C'est donc bien la métaphysique qui s'entend en de multiples manières, et pas seulement l'Être, son objet de prédilection chez Aristote !

### Le « méta » : un problème plus encore qu'une question

Le préfixe « *méta* » est par ailleurs en lui-même un nœud complexe de significations et donc un problème qui mérite d'aller voir de plus près du côté de la langue grecque — Voir le *Dictionnaire Étymologique de la langue grecque* de Pierre Chantraine. Sait-on vraiment ce que signifiait en grec vernaculaire et donc courant, ce préfixe banal ? Si donc on se fie aux meilleurs philologues<sup>4</sup> « la notion de métaphysique, entendue comme « science de l'au-delà de la nature », est fortement ambigüe et pourrait même résulter d'un contresens tardif sur le sens de *méta* (...) employé en grec

4. Dictionnaire historique de la langue française sous la dir. De Alain Rey (Éditions le Robert, Paris, 2016)



dans son sens temporel ». Le linguiste constate que cette adverbe/préposition (qui entraîne tantôt le génitif, tantôt le datif ou l'ablatif !) a comme sens originel « au milieu de », puis a divergé dans de multiples directions sémantiques. De « au-milieu de » on est passé au sens d' « avec » (même sens que *sun*). Chez Homère, à l'accusatif, l'idée d'aller chez, de se rendre à... (destination ou destin ?), d'être à la recherche de... puis « à la suite de « derrière ». Finalement la préposition a pris le sens temporel d'« après », comme dans *meta tauta* : « après tout ». On remarquera que l'idée de participation, de « faire partie de... », l'emporte souvent. L'idée d'action en commun, de situation « au milieu de » (par exemple quand il s'agit de dire l' « entre-deux ». D'être « entre » deux armées, par exemple. Mais aussi temporellement l'idée de succession : « ensuite », « après ». Mais quoi qu'il en soit, dans le cas qui nous occupe aujourd'hui, il est fort significatif que le *Dictionnaire Étymologique* ne mentionne même pas *meta — physica* !

Cependant, et comment pourrait-on l'oublier, la notion de « métaphysique », à défaut du mot, existait dès Platon, et avec quelle excellence. La mise en perspective platonicienne de l'être requiert en effet des notions fondamentales qui sont autant de principes « métaphysiques » avant la lettre : ce sont les Idées, (du Beau par exemple dans *le Banquet*), l'âme et le Bien. Qu'on relise en particulier le début du livre III de *la République* où Platon met en place l'exigence d'une théologie proprement méta-physique, étrangère à toute élaboration mythologique et enfin susceptible de parler avec justesse du divin.

## De la « métaphysique » d'Aristote à la crise moderne de la métaphysique

### La plurivocité de la « métaphysique » d'Aristote

Aristote n'emploie jamais le mot, on l'a dit. Et, concernant son « contenu », il est remarquable qu'Aristote hésite : tantôt il emploie encore le mot *théologia* pour désigner la mythologie et pour l'oppo-

ser à la bonne philosophie. Les uns appellent « dieux » ce que les autres appellent « principes » ». Tantôt il fait de la *théologie* au sens propre une approche rationnelle (ou philosophique) éminemment méta-physique du Divin ou de Dieu. Ailleurs il distingue 3 parties dans la philosophie théorique : la *mathématique* (connaissance des réalités abstraites de la matière), la *physique* (connaissance des substances prises dans la matière) et la *théologie* (connaissance des substances séparées de la matière — et dont l'existence semble rester problématique pour Aristote). À quoi il faudrait ajouter tout ce qui concerne l'âme et dont on sait la complexité dans la pensée d'Aristote.

Pour le premier, dont, nous l'avons vu, la postérité a fait l'inventeur de la « métaphysique », la *métaphysique* (qui, encore une fois ne porte pas encore ce nom) signifie la recherche des causes, et en particulier, de façon éminente, des *premiers principes*. Aristote parle d'ailleurs de « philosophie première » — *protè philosophia*. Expression qui me paraît beaucoup moins équivoque et plus satisfaisante que celle de « métaphysique ». De cette philosophie « première » relève chez Aristote la question de « l'être en tant qu'être », avec évidemment la question de l'être quelconque, l'« être commun », mais aussi de l'Être premier, de l'Être le plus être qui soit, l'Être éminent ou parfait (forcément divin — c'est ce qui est divin et non pas trop vite « Dieu »). Lui appartient également la question de la causalité (les 4 causes dont la « cause efficiente » et la « cause finale » sont évidemment riches d'implications « *métaphysiques* », en particulier théologiques,). La *métaphysique* s'y constitue donc de façon magistrale comme la Science, désintéressée, purement théorique (ou contemplative) des premiers principes.

Il est clair que la « *philosophie première* » (à défaut de parler déjà de « *métaphysique* » si elle est aussi et même d'abord « science de l'être en tant qu'être » s'accomplit de façon éminente ou privilégiée dans la théologie. On confrontera ici deux passages décisifs de la *Métaphysique* : le premier<sup>5</sup> parle de la *métaphysique* comme

5. Aristote, *La Métaphysique*, tome I et tome II, nouvelle édition entièrement refondue avec commentaires par J. Tricot, Librairie philosophique J. Vrin, collection « Biblio-

science de l'être en tant qu'être, donc comme ontologie générale, l'autre<sup>6</sup> de la théologie.

### La métaphysique comme science de l'être en tant qu'être ou « ontologie »

*En effet « ... la science du philosophe est celle de l'être en tant qu'être, pris universellement et non dans l'une de ses parties ; mais l'être s'entend de plusieurs manières, car il n'a pas une signification unique. Si donc il n'y a qu'homonymie, et s'il n'y a pas quelque chose de réellement commun entre ses divers sens, l'être ne tombe pas sous une seule science (puisque'il n'y a pas unité de genre entre les diverses significations d'un terme homonyme). Mais, s'il y a quelque chose de commun, alors l'étude de l'être appartiendra à une seule science. (...) De la même façon alors est dit être tout ce qui est ; chaque chose qui est, est dite être, parce qu'elle est, de l'être en tant qu'être, soit une affection, soit un état, soit une disposition, soit un mouvement, soit enfin quelque chose de ce genre. (... Ainsi) elle peut se rapporter à une notion une et commune.*

*(...) Les accidents de l'être, en tant qu'il est être, et les contrariétés de l'être en tant qu'être, il n'appartient pas à une autre science qu'à la Philosophie de les étudier. En ce qui concerne la Physique, en effet, c'est, non pas en tant qu'être, mais plutôt en tant que l'être participe du mouvement, qu'on pourrait lui assigner l'étude de l'être ; quant à la Dialectique et à la Sophistique, elles s'occupent des accidents des êtres, et non pas des êtres en tant qu'êtres, ni de l'Être par soi en tant qu'être. Il reste donc que c'est le philosophe qui traite des objets dont nous avons parlé, en tant qu'ils sont des êtres. Et, puisque tout ce qui est, est dit être en vertu de quelque chose d'un et de commun, quoiqu'en des sens multiples ; que les contraires sont dans le même cas (car ils se ramènent aux premières contrariétés et différences de l'être) ; et puisque, enfin, une seule science peut embrasser tous ces objets, ainsi se trouve résolue la difficulté que nous avons posée au début, je veux*

thèque des textes philosophiques », Paris, 1992, K, 1060 b 30 -1061 b 17.

6. *Ibid.*, E, 2, 1026 a 10-32.

*dire la difficulté de savoir comment des êtres multiples et différents par le genre peuvent être l'objet d'une seule science »<sup>7</sup>*

### La métaphysique comme « théologie »

Mais si un être existe, éternel, immobile et séparé, alors la perspective et la tâche philosophique se concentrent sur ce qui mérite d'être appelé Dieu : « (...) Mais s'il y a quelque chose d'éternel, d'immobile et de séparé, c'est évidemment à une science théorique qu'en appartient la connaissance. Toutefois cette science n'est assurément ni la Physique (car la Physique a pour objet certains êtres en mouvement), ni la mathématique, mais une science antérieure à l'une et à l'autre. La Physique, en effet, étudie des êtres séparés, mais non immobiles, et quelques branches des mathématiques étudient des êtres immobiles, il est vrai, mais probablement inséparables de la matière, et comme engagés en elle ; tandis que la Science première a pour objet des êtres à la fois séparés et immobiles. — Maintenant, toutes les premières causes sont nécessairement éternelles, mais surtout les causes immobiles et séparées, car ce sont les causes des choses visibles parmi les choses divines. Il y a donc trois sciences théoriques : la mathématique, la Physique et la Théologie. Nous l'appelons Théologie : il n'est pas douteux, en effet, que si le divin est présent quelque part, il est présent dans cette nature immobile et séparée. Et la science par excellence doit avoir pour objet le genre par excellence. Ainsi les sciences théoriques sont les plus hautes des sciences, et la Théologie est la plus haute des sciences théoriques. (...) S'il n'y avait pas d'autre substance que celles qui sont constituées par la nature, la Physique serait la science première. Mais s'il existe une substance immobile, la science de cette substance doit être antérieure et doit être la Philosophie première ; elle est aussi, de cette façon, universelle parce qu'elle est première. Il lui appartiendra de considérer l'Être en tant qu'être, c'est-à-dire à la fois son essence et les attributs qui lui appartiennent en tant qu'être. »<sup>8</sup>.

7. *Ibid.*, K, 1060 b 31 — 1061 b 17, — trad. Tricot modifiée — cf. aussi E, 1025.

8. *Ibid.*, E, 2, 1026 a 10-32.

## Avatars d'un héritage

Par la suite, le projet et l'héritage aristotéliens quant à la « métaphysique » perdurèrent quelles que soient les divergences dans les systèmes. Que l'on songe à St Thomas d'Aquin et à la grande philosophie médiévale, aux *Méditations métaphysiques* du mathématicien et physicien Descartes, si admirablement féru de théologie dans sa correspondance avec le Père Mersenne, ou à Malebranche et à tant d'autres : toujours du point de vue du philologue historien, la métaphysique s'attache à un au-delà du réel immédiat, sensible, empirique, superficiel comme l'apparence des choses et non leur profondeur, leur essence. Elle se concentre sur la recherche des causes et des premiers principes, sur les conditions méta-empiriques de possibilité, sur l'âme, Dieu, l'Être, le Sens et la Vérité.

Mais dès la seconde moitié du XVIII<sup>e</sup> siècle, et avant même de connaître au XIX<sup>e</sup> siècle les premières grandes crises de la fin de la métaphysique (Voir le positivisme scientiste d'Auguste Comte et sa loi des trois états), le terme « métaphysique » s'affaiblit et prend le sens plus vague de « base » ou de « soubassement » d'une pensée. La métaphysique élucide le socle du système propre à une école ou à un philosophe et par extension, elle devient une réflexion systématique qui se propose de dégager les bases de l'activité humaine, dans tous ses domaines, de l'art à la religion et aux mœurs — voir le titre de l'ouvrage de Kant : *Fondements de la métaphysique des mœurs*. Kant dont la philosophie *critique* d'ailleurs annonce d'une certaine manière le déclin de la métaphysique. Par ailleurs, et depuis la toute fin du XVII<sup>e</sup> siècle (1689), le mot « métaphysique » est de plus en plus souvent employé péjorativement à propos d'un abus de considérations abstraites qui obscurcit la pensée. Au siècle d'Auguste Comte, il s'oppose au réel, au positif, au scientifique. La métaphysique n'est plus que billevesées : dans son *Dictionnaire des Idées reçues*, Flaubert n'écrivait-il pas ceci, qui n'est d'ailleurs pas sans ambiguïté, à propos de la : « MÉTAPHYSIQUE. En rire : donne l'air (c'est une preuve) d'esprit supérieur » ...

Le préfixe « méta. » renvoie désormais pour beaucoup aux « arrière-mondes » dénoncés par Nietzsche, à ces refuges illusoire de la conscience malheureuse rêvant illusoirement d'autres mondes ou de paradis à venir. « Métaphysiques », toutes ces croyances et ces mythes qui ont pour seul mérite une certaine vertu, consolatrice et apaisante, mais illusoire. Aux yeux de beaucoup cela fonctionne. Mais pour d'autres, la métaphysique n'est plus que la forme élaborée et d'autant plus mensongère de « l'opium du peuple » selon la formule célèbre de Marx. Et même du côté de la théologie aussi on assiste à la critique véhémement de la métaphysique comme onto-théologie qui oublie la question de l'Être au profit de l'être de cet étant suprême que nous appelons Dieu et qui ne peut en être que la contre-façon. Finalement le mot même de méta-physique serait trompeur puisque la métaphysique nous englué dans des étants fictifs. Il convient donc de sortir de la métaphysique... et de refermer cette histoire conjointe de l'Être et de la métaphysique qu'Aristote avait si brillamment inaugurée<sup>9</sup>.

### L'irréductible « éros » métaphysique

Cependant revenons à la différence qui s'impose d'emblée entre Aristote, le physicien, le « scientifique » et Platon, plus tourné vers le poème et la mystique. C'est entendu, Aristote est l'inventeur et le maître à penser pendant des siècles de la métaphysique. Seulement je vois deux problèmes : que devient l'inspiration la plus haute de son maître Platon qui nous invitait à détourner le regard de notre âme des réalités sensibles toujours plus ou moins fallacieuses pour, comme les prisonniers de la célèbre caverne tourner le regard de notre âme vers l'origine première de cette lumière lointaine dont les malheureux prisonniers n'apercevaient que des ombres mêlées ? Faut-il oublier la page si admirable et si profondément vrai sur le plan spirituel de la dialectique de l'amour dans *le Banquet* ? A nous autres comme à tous ceux qui ont mis au plus haut de leur existence l'Amour, le plus vrai, le plus pur, et qui souvent, en avons trouvé comme un écho, un re-

9. Je n'oublie pas, bien entendu, les précurseurs que furent certains présocratiques.